

UN
BAL D'ENFANTS

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE;

PAR

M RICHARD LISTENER

Représentée pour la première fois, le 7 février 1841,
sur le théâtre du Gymnase des Enfants.

PARIS

ISIDORE PESRON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ, 15.

1841

PERSONNAGES :

Mme DELAUNAY ,
AMÉDÉE, son neveu,
ANAIS, sa nièce,
LÉONCE, ami d'Amédée,
JULIETTE, sœur de Léonce,
LUCIEN, } amis d'Amédée,
OSCAR, }
HORTENSIA, amie d'Anaïs,
MADELINE, domestique,
MATHIEU,

ACTEURS.

Mlle MARIA.
M. ALEXIS.
Mlle CÉLINE.
M. HECTOR.
Mlle OLYMPIE.
M. MARCELIN.
M. NOSLEY.
Mlle CAROLINE.
Mlle ALINE.
M. DAVID.

*La scène se passe en 1841 dans l'hôtel
de madame Delounay.*



UN
BAL D'ENFANTS

Comédie-boulevard en un Acte.



SCÈNE I.

ANAI, AMÉDÉE.

AMÉDÉE, à la porte du fond.

Entends-tu, Madeline, que toutes les invitations soient portées sur le champ. Dis à Baptiste de prendre un cabriolet s'il le faut. — Ah! j'espère que nous en voilà quittes.

ANAI.

Est-ce que c'est fini ?

AMÉDÉE.

Oui, les soixante lettres ont été faites par moi, par moi seul, paresseuse; j'en ai la main fatiguée; c'est pis qu'un pensum de trois cents vers. — Tiens, regarde quelle belle écriture.

ANAÏS.

Sans fautes d'orthographe.

AMÉDÉE.

Et le style donc, lis toi-même.

ANAÏS.

Si je puis. De quel côté ?

AMÉDÉE.

Méchante ! est-ce que j'écris à rebours comme les chinois ?

ANAÏS.

(*Lisant.*) « M. Amédée et M^{lle} Anaïs Lussan, vous prient de leur faire l'honneur de venir passer la soirée chez eux le dimanche, 7 février 1841; on ne sera reçu qu'en costume.

« P. S. Il y aura une salle pour les bonnes. »

AMÉDÉE.

La belle idée que ma bonne tante, ou plutôt que nous avons eue là : un bal d'enfants !..

ANAÏS.

N'est-ce pas l'usage à présent dans les meilleures sociétés, et à la cour même...

AMÉDÉE.

Aussi, dans notre position sociale, enfants d'un ancien notaire de Paris et avec notre fortune, nous ne pouvions nous dispenser de donner aussi un bal costumé, cela pose bien dans le monde et donne de la considération.

ANAÏS.

D'autant plus que presque toutes mes bonnes amies vont enrager.

AMÉDÉE.

Et moi donc ! je vois déjà d'ici la figure de mes camarades du collège Bourbon, lorsque je leur raconterai notre petite fête ; comme ils seront vexés ! quel plaisir ! Ah ! ça, j'espère que tu sauras t'y prendre comme il faut pour faire les honneurs de notre bal, et remplir ton rôle de maîtresse de maison.

ANAÏS.

Ne t'inquiète pas pour moi, Amédée, et songe plutôt à ton rôle en cette occasion.

AMÉDÉE.

Bon ! le mien est si facile : une inclination et un

sourire à la fois respectueux et touchant aux jeunes comtes et marquis ; une poignée de main aux fils de notaires et de banquiers , un geste affable aux enfants de riches négociants, et un signe de tête imposant aux camarades de pension, et à tous ces fils de marchands que ma tante nous a en quelque sorte forcés d'inviter.

ANAÏS.

Et moi, saluant avec grâce les messieurs que tu me présenteras, organisant les quadrilles, veillant aux invitations et puis baissant modestement les yeux aux compliments qu'on ne manquera pas de m'adresser. — Tiens, comme cela.

AMÉDÉE.

Oui, pas mal, pas mal, et je n'ai plus qu'une recommandation à te faire, c'est de donner un peu plus d'attention à tes invités et un peu moins à ta toilette.

ANAÏS.

Et toi, d'être poli avec tout le monde, même avec ta sœur.

AMÉDÉE.

Bon, c'est un conseil que je te donne en passant.

ANAÏS.

Et auquel je réponds par un autre ; car tu n'es pas mal orgueilleux comme cela, ma tante le disait encore hier.

AMÉDÉE.

Oui... juste au moment où elle venait de te reprocher, à toi-même, ta coquetterie et ton amour-propre ! aussi...

AMÉDÉE.

AIR : *Des Scythes et des Amazones.*

Vraiment il te sied bien, ma chère
De trancher ici du docteur ;
Apprends qu'il ne faut jamais faire
De l'esprit aux dépens du cœur,
C'est la preuve d'un méchant cœur.

ANAÏS.

A mon tour si tu veux m'en croire ,
Apprends que ce mot peu flatté
N'est pas de la méchanceté ;
C'est simplement de la mémoire.

AMÉDÉE.

Encore mieux.

SCÈNE II.

LES MÊMES, M^{me} DELAUNAY.

MADAME DELAUNAY.

Eh bien ! mes enfants, tout est-il prêt pour votre bal ?

AMÉDÉE.

Les lettres d'invitation sont envoyées, et voici la liste des noms.

MADAME DELAUNAY.

Voyons. — Léonce, Lucien, Frédéric, Oscar, Juliette..... C'est bien, des camarades de collège, le comte Anatole de Solanges. — Tu le connais, Amédée ?

AMÉDÉE.

Oui ma tante.

MADAME DELAUNAY.

Comment, mais où donc a pu se former votre liaison ?

AMÉDÉE.

Je vais vous dire , ma tante , je suis lié avec lui sans qu'il me connaisse.

MADAME DELAUNAY.

C'est assez difficile à comprendre.

AMÉDÉE.

Au contraire, ma tante, nous ne nous sommes jamais vus, mais j'en ai beaucoup entendu parler par Achille, un de mes amis intimes.

ANAÏS.

Achille, celui qui fut renvoyé du collège il y a huit jours, à ce que tu nous as raconté.

AMÉDÉE.

Il ne s'agit pas de cela.

MADAME DELAUNAY.

Si fait ! car l'amitié d'Achille n'est pas à mes yeux une excellente recommandation ; d'ailleurs, le jeune comte de Solanges d'une famille noble et placé dans une position supérieure à la nôtre, méprisera sans doute votre société.

AMÉDÉE.

Vous croyez, ma tante ; mais j'ai pourtant vu son père venir chez papa, quand il était notaire.

MADAME DELAUNAY.

Oui, il venait le matin chez lui parler d'affaires, mais il n'assistait pas le soir à ses bals et à ses fêtes.

AMÉDÉE.

Cependant, ma tante...

ANAÏS.

Je vous ai souvent entendu dire que les gens riches et nobles étaient mieux élevés que les autres.

MADAME DELAUNAY.

Oui, cela arrive quelquefois... c'est comme toi, Anaïs, je vois figurer ici le nom d'Hortensia de Sainte-Hermine, qui, malgré sa naissance et sa richesse, ne laisse pas d'être citée comme une jeune personne fort mal élevée, hautaine et impertinente à l'excès.

ANAÏS.

Quoi, ma tante ?

MADAME DELAUNAY.

Tandis que je cherche sans le rencontrer un nom que j'espérais trouver sur cette liste.

ANAÏS.

Lequel ?

MADAME DELAUNAY.

Celui de Mathieu.

AMÉDÉE.

Un paysan.

ANAÏS.

Qui viendrait, avec ses gros souliers et son patois, faire fuir toute notre société.

MADAME DELAUNAY.

Qu'en savez-vous, l'un et l'autre peut-être ne l'avez jamais vu, il est arrivé à Paris d'hier soir seulement.

AMÉDÉE.

Quoi, ma tante, vous voudriez ?

MADAME DELAUNAY.

Ce n'était qu'une observation, car enfin vous êtes les maîtres, ce soir ; d'ailleurs il serait trop tard maintenant pour l'inviter, il est déjà reparti pour

son village, mais j'espère qu'une autre fois vous ne l'oublierez pas.

AMÉDÉE.

Oui, ma tante (à part), c'est égal, nous en sommes débarrassés.

SCÈNE III.

MADÉLINE, MADAME DELAUNAY, AMÉDÉE,
ANAÏS.

MADÉLINE.

Toutes les lettres sont portées, monsieur et mademoiselle.

ANAÏS.

C'est bien heureux.

MADÉLINE.

Les rafraîchissements sont sur le feu, de plus on vient d'apporter vos costumes.

AMÉDÉE.

Ah ! enfin, ce n'est pas malheureux. Je parlerai à mon tailleur.

ANAÏS.

Et moi, à ma couturière.

MADÉLINE.

C'est tout de même une drôle de chose, monsieur Amédée, dire que c'est vous et mademoiselle qui allez me commander seuls pendant toute la soirée.

AMÉDÉE.

Eh ! bien, qu'est-ce qu'il y a là dedans de si plaisant ?

MADÉLINE.

Rien ! mais c'est drôle tout de même, ah ! ah ! ah !

ANAÏS.

De quoi ris-tu ?

MADÉLINE.

De rien, c'est de ça que je ris.

AMÉDÉE.

Impertinente.

MADÉLINE.

A la bonne heure, au moins, vous commencez à faire le maître.

MADAME DELAUNAY.

Allons, je vous quitte.

ANAÏS.

Comment, vous nous laissez, ma tante ?

AMÉDÉE.

Juste au moment où nous aurions le plus besoin de vos conseils.

MADÉLINE, à part.

Bon ! voilà qu'ils ont peur à présent.

MADAME DELAUNAY.

Vous savez ce dont nous sommes convenus ; je vous ai fait maîtres absolus dans ma maison pour toute cette soirée, mes domestiques sont à vos ordres ; agissez, ordonnez comme vous l'entendrez.

AMÉDÉE.

Mais, ma tante, savez-vous que c'est embarrassant.

MADAME DELAUNAY.

Il n'est pas inutile de vous familiariser d'avance avec les devoirs qui vous attendent plus tard dans le monde.

ANNAÏS.

Oui, vos paroles m'encouragent, ma tante.

AIR : *Je sais attacher des rubans.*

Vainement vous nous effrayez,

C'âr en écolière docile,

Bien plus que vous ne le croyez,
Ma tâche me sera facile.
Ici, grâce à vos soins si doux,
De vertu, de bonté, de zèle,
Ma bonne tante, près de vous
Nous avons le parfait modèle.

MADAME DELAUNAY.

Petite flatteuse. Mais il se fait tard, et je crois que vous ferez bien d'aller prendre chacun votre costume.

AMÉDÉE.

C'est cela, viens avec moi, Madeline, tu vas m'aider.

ANAÏS.

Du tout, Madeline, suis-moi.

AMÉDÉE.

C'est à moi de commander.

ANAÏS.

Non, c'est à moi.

MADAME DELAUNAY.

Déjà en querelle pour vous disputer le pouvoir !

2.

MADÉLINE.

Ah ! ça ! à qui répondrai-je ?

TOUS DEUX.

A moi.

AMÉDÉE.

D'abord, moi je suis l'aîné.

ANAÏS.

Oui, mais je suis une femme, et les hommes doivent toujours céder aux dames, n'est-ce pas, ma tante ?

MADÉLINE.

Oh ! cette dame ! avec tout ça, moi je reste le bec dans l'eau.

ANAÏS.

C'est avec moi que tu dois venir.

AMÉDÉE.

Non, c'est avec moi.

MADÉLINE.

Ah ! ça ! prenez donc garde, vous allez me casser en morceaux.

MADAME DELAUNAY.

Si cela continue, vous ne serez jamais prêts;
 Anaïs, Madeline va l'habiller, et pour toi, Amédée,
 tu diras à Baptiste de venir t'aider.

TOUS DEUX.

Allons !

MADAME DELAUNAY.

*AIR : Je saurais bien le faire connaître ;
 ou de Cendrillon.*

Allons, enfants, courez vous habiller ;
 De votre bal déjà l'heure s'avance.
 Princes d'un jour, hâtez-vous de briller,
 Demain finit votre puissance. (bis).

AMÉDÉE.

Tel que Sylla le fameux dictateur,
 Loin d'exciter de vous la moindre plainte,
 Je veux ce soir vous gouverner sans peur,
 Et demain abdiquer sans crainte. (bis).

Reprise du chœur.

SCÈNE IV.

MADAME DELAUNAY, seule.

Ces chers enfants comme ils sont heureux ! allons,

j'espère que cette petite fête me fournira l'occasion d'une leçon pour eux , pour Amédée surtout dont la petite vanité a souvent besoin d'être réprimée.

AIR : *Ce luth galant.*

De leurs défauts, au lieu de les punir,
 En souriant tâchons de les guérir ;
 Si pour eux mes leçons ici ne sont pas vaines ,
 Du monde dont un jour ils connaîtront les chaînes,
 J'espère encore ce soir leur dérober les peines
 Sous les fleurs du plaisir. (bis).

SCÈNE V.

M^{me} DELAUNAY , MATHIEU.

MATHIEU.

Bonjour, madame Delaunay, votre serviteur ; c'est moi, Mathieu, le fils à Nicolas, votre fermier , sauf votre respect.

MADAME DELAUNAY.

C'est bien , mon garçon ; comment se porte ton père ?

MATHIEU.

Mais pas trop mal, comme vous voyez ; tel père, tel fils ; je suis chargé, de sa part, d'un tas de compliments pour vous. J'étais déjà venu hier pour vous voir, mais vous étiez sortie.

MADAME DELAUNAY.

Oui, nous étions au spectacle, mais je te croyais parti.

MATHIEU.

C'est vrai, je devais m'en aller aujourd'hui, mais je n'ai pas voulu partir sans vous saluer, et me voilà !

MADAME DELAUNAY.

Je te sais gré de ton intention.

MATHIEU.

Vous êtes bien honnête, mais où donc que sont M. Amédée et M^{lle} Anaïs, quoique je ne les aie jamais vus, la connaissance sera bientôt faite.

MADAME DELAUNAY.

Ils sont occupés à s'habiller.

MATHIEU.

Est-ce qu'ils n'étaient pas encore habillés à sept heures du soir ?

MADAME DELAUNAY.

Non, mais ils donnent, ce soir, une petite fête à leurs amis, et puisque tu es arrivé à propos, tu resteras avec eux à leur bal.

MATHIEU.

Un bal ! c'est pas possible, mais où donc ça ?

MADAME DELAUNAY.

Ici, dans ces appartements.

MATHIEU.

Mais je croyais qu'on ne donnait de bal qu'en plein air, sous les arbres, comme chez nous, sur la grande place du village, en face l'abreuvoir, le jour de la fête de saint Pancrace, notre patron ; et puis je ne suis pas habillé.

MADAME DELAUNAY.

Qu'importe, puisque c'est un bal masqué et déguisé !

MATHIEU.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

MADAME DELAUNAY.

Chacun prend un costume différent de celui qu'il porte d'ordinaire dans le monde, et on met un masque.

MATHIEU.

Ah ! j'y suis, ça lui fait deux figures.

AIR : *Haine aux femmes.*

Je comprends enfin vot' discours ;
 J'connais bien des gens dans le monde
 Qui trompent chacun à la ronde,
 Et qui ne viv'nt que d'mauvais tours.
 Changeant de costum', de langage,
 Ces gens-là ne songeant qu'à mal,
 Comm' vos danseurs ont deux visages,
 Mais c'n'est pas pour aller au bal.

Ça doit être curieux.

MADAME DELAUNAY.

Eh bien, tu pourras avoir ce plaisir, ces habits de paysan seront ici un costume.

MATHIEU.

Vous croyez ? dam ! au fait, des habits tout neufs.

MADAME DELAUNAY.

C'est bien. Il faut que tu m'aides à donner à mon neveu et à ma nièce une petite leçon.

MATHIEU.

De danse ? oh ! vous me flattez , madame Delaunay.

MADAME DELAUNAY.

Non... je veux parler d'une leçon pour les corriger de quelques-uns de leurs défauts.

MATHIEU.

Oh ! bien, c'est bon pour le magister du village , avec ses lunettes et son martinet , mais moi, je suis trop bête.

MADAME DELAUNAY.

Peut-être.

MATHIEU.

Oh ! pour ça, j'en suis sûr.

MADAME DELAUNAY.

J'entends les enfants qui descendent , il ne faut

pas qu'ils te voient ici. Suis-moi , je t'expliquerai mon projet.

(*Ils sortent à gauche , Amédée et Anaïs entrent par le fond.*)

SCÈNE VI.

AMÉDÉE, ANAIS, *en costume.*

ANAÏS.

Arrive donc, paresseux ; mon Dieu ! que les hommes sont lents à s'habiller.

AMÉDÉE.

C'est qu'ils ne sont pas aussi coquets que les femmes. — C'est égal, c'est fini, on a une tournure... hein, qu'en dis-tu ?

ANAÏS.

Oui, pas mal. Et moi ?

AMÉDÉE.

Je ne dis rien, j'admire et je me tais. Tu es charmante ! Mais quand je pense à l'idée de ma tante : inviter Mathieu, un petit paysan ! Quelle triste figure il aurait fait parmi nous.

ANAÏS.

Ça nous aurait compromis auprès de nos invités.

AMÉDÉE.

Sans doute, sans doute, il faut savoir tenir son rang. — Eh ! mon Dieu ! tiens, fût-il venu déguisé en marquis, en prince, je suis sûr qu'on l'aurait reconnu tout de suite, rien qu'à son air. Oh ! ce n'est pas moi qu'on trompe ainsi.

ANAÏS.

Ni moi, on connaît son monde.

AMÉDÉE.

Ah ! ça, en attendant notre société, qu'allons-nous faire ?

ANAÏS.

Veux-tu que je te dise ? Si nous répétions un peu à l'avance notre rôle... Je vais entrer, je me présente ainsi, je fais une révérence, puis une autre, comme cela.

AMÉDÉE.

A merveille, mademoiselle, j'ai bien l'honneur...

ANAÏS..

Monsieur... Donne-moi donc ta main pour me conduire à ma place?

AMÉDÉE.

Oui, mademoiselle. Tiens donc mieux ta main?

ANAÏS.

Prends donc garde... tu me serres les doigts!

AMÉDÉE.

Ne fais pas attention. Mademoiselle me fera-t-elle l'honneur de m'agrèer pour la première contredanse?

ANAÏS.

Avec plaisir, monsieur.

AMÉDÉE.

Puis, nous nous plaçons ainsi, nous dansons.

ANAÏS.

Et la contredanse finie, tu me reconduis à ma place. Mais ce n'est pas tout, notre fête n'est pas une fête comme une autre, c'est un bal masqué.

AMÉDÉE.

Oui, et sous le masque on s'intrigue.

ANAÏS.

Comment ?

AMÉDÉE.

Oui, c'est le gros Jules Leclerc qui m'a conté ça. Sous le masque on tâche de reconnaître les personnes, et on leur dit une foule de choses qu'on ne pourrait se permettre dans une autre circonstance.

ANAÏS.

Oh ! que ce doit être drôle. — Essayons pour voir.

AMÉDÉE.

Volontiers ! (*A part.*) Tu vas me payer tes réflexions de ce matin. (*Haut.*) Allons, mets ton masque ; bien ; promène-toi sans avoir l'air , et fais semblant d'être surprise ; moi, j'arrive, d'un air folâtre et dégagé, en fredonnant une romance nouvelle et jouant avec mon lorgnon. — Je t'aperçois par hasard et j'approche... comme ça , en te lorgnant... bonjour, beau masque... je te connais...

ANAÏS.

Je sais bien que tu me connais, la belle malice !

AMÉDÉE.

Mais, non... on dit toujours ça : je te connais !

ANAÏS, *changeant sa voix.*

Et moi aussi, monsieur, je vous connais.

AMÉDÉE.

Ce n'est pas cela—on se tutoie—ça se fait toujours dans un bal masqué—quand on ne connaît pas les personnes on les tutoie, c'est bon genre.

ANAÏS.

Eh ! bien... je te connais...

AMÉDÉE.

Oh ! tu as beau changer le son de ta voix, qui pourrait s'y tromper, à cette taille, à ses yeux ?

ANAÏS.

Mais tu ne peux les voir.

AMÉDÉE.

Raison de plus : d'honneur, tu es une jeune personne charmante...

ANAÏS, *à part.*

Allons, il me connaît.

AMÉDÉE, *continuant.*

Dont le caractère fait enrager tout le monde.

ANAÏS.

Par exemple !

AMÉDÉE.

N'es-tu pas, mademoiselle Anaïs Lussan, sœur du jeune et élégant Amédée, l'une des colonnes du collège Bourbon ?

ANAÏS.

Eh bien ! il ne s'égratigne pas !

AMÉDÉE.

N'es-tu pas coquette, moqueuse ? Hier encore, n'as-tu pas fait gronder ta bonne, cette pauvre Madeline dont le seul tort était d'oublier que ta volonté de la veille n'était jamais celle du lendemain ?

ANAÏS.

Mais c'est affreux, tu me méconnaiss !

AMÉDÉE.

Au contraire ; et pour achever le portrait, écoute seulement :

AIR : *De Fra Diavolo.*

Je te connais. (b s).

Malgré ton costume et ton masque ;

Tu dois être vive et fantasque ,
Bavarde et jalouse à l'excès.

Je te connais. (bis)

Mais si ton âme est douce et bonne ,
Si tu ne tourmentes personne ,
Ce n'est pas toi que je connais.
Je me trompais.

ANAÏS, *déant son masque.*

Vraiment ! tu es sorcier, de savoir tout cela ! A mon tour, maintenant, mets ton masque, et moi, crois-tu que je ne te connaisse pas aussi : un jeune homme si célèbre, si studieux, qui s'est fait mettre à la porte de sa classe il y a huit jours, pour avoir fait l'insolent avec son professeur !

AMÉDÉE.

C'était une injustice.

ANAÏS.

Et qui, le mois dernier, a été envoyé en prison, sans doute pour soutenir les murs prêts à tomber, en sa qualité de l'une des colonnes du collège. Qui ne connaît pas le jeune Amédée Lussan, un petit

fat, qui porte un lorgnon pour se donner un maintien, et de hauts talons de bottes, pour avoir le droit de se dire un garçon bien élevé !

AMÉDÉE.

Oh ! que c'est mauvais !

ANAÏS.

Un enfant, à qui il ne manque que de la barbe pour se croire tout à fait un homme.

AMÉDÉE.

Anaïs !

ANAÏS.

Et qui, s'il n'était pas aussi ridiculement absorbé dans la contemplation de sa petite personne, saurait depuis longtemps que tout le monde autour de lui, et ses amis eux-mêmes, se moquent de ses prétentions et de son amour-propre. (*A part.*) Attrape !

AMÉDÉE, *furieux.*

Si je savais le nom de celui qui s'est permis...

ANAÏS.

Un instant, ne te démasque pas encore ; laisse-

moi le plaisir et la gloire de te reconnaître avant d'avoir vu ton visage.

AMÉDÉE.

C'est absurde ! Tout cela ne prouve pas que tu me reconnais.

ANAÏS.

C'est que je n'ai pas fini ; écoute, et tu verras si j'ai tort.

AIR : De Fra Diavolo.

Enfin, mon cher, je te connais
Pour un orgueilleux personnage,
Au moindre mot faisant tapage,
A l'instar des petits roquets.
Tu vois bien que je te connais.
Et si ce portrait peu sévère
Ne te paraissait pas sincère,
A mon tour, moi, je te dirais :
Tu te trompais.

AMÉDÉE, arrachant son masque.

Assez, tu me connais trop !

ANAÏS.

Mais je n'ai pas tout dit.

AMÉDÉE.

J'en ai déjà trop entendu ; c'est indigne de ta part ; mais ça ne m'étonne pas, une petite fille sans jugement !

ANAÏS.

Un petit grossier sans esprit !

AMÉDÉE.

Je ne te le pardonnerai jamais.

ANAÏS.

Ni moi.

AMÉDÉE.

Mais ce soir, ici, je suis le maître.

ANAÏS.

Et moi la maîtresse ; et si tu crois que je te céderai comme à l'ordinaire, tu te trompes. Et pour commencer, je te déclare que je ne veux danser ce soir avec aucun de tes amis.

AMÉDÉE.

Et moi... je ne serai aimable avec aucune de tes demoiselles.

ANAÏS.

Nous nous ennuiérons... tant mieux, ce sera bien fait... (on sonne). Ah ! mon Dieu, voilà nos invités ; ils sont au salon.

LÉONCE, *en dehors.*

C'est bien.

AMÉDÉE.

La voix de Léonce... un goguenard qui fait le raisonnable. Allons, Anaïs, oublions nos dissensions domestiques.

ANAÏS, *essuyant ses yeux.*

Oui, oui.

AMÉDÉE.

Reprenons le calme et la dignité qui conviennent à des maîtres de maison. Le voici.

ANAÏS.

Sa sœur est avec lui.

SCÈNE VII.

AMÉDÉE, ANAÏS, LÉONCE ET JULIETTE.

AMÉDÉE.

Eh ! ces chers amis ! arrivez donc,

LÉONCE.

Bonjour, Amédée ; mademoiselle, je vous présente mes hommages.

ANAÏS, saluant.

Monsieur Léonce : bonjour Juliette ; embrasse-moi, ma chère amie.

AMÉDÉE.

Vous arrivez les premiers.

LÉONCE.

Je m'en doutais ; il est encore de bonne heure : le bon ton est maintenant de commencer un bal à l'heure où jadis il finissait, et, pour peu que cela continue, chaque soirée commencera le lendemain matin.

ANAÏS.

Vous croyez rire, monsieur Léonce ; mais n'avons-nous pas vu l'année dernière des matinées dansantes ? Enfin, c'est bien aimable à vous de ne pas vous être fait attendre.

LÉONCE.

Dam ! j'ai pensé que vous pourriez avoir besoin

d'un coup de main , et j'ai dit à ma sœur : Arrivons de bonne heure.

AMÉDÉE, *avec importance.*

Merci, mon cher, je t'en sais gré, mais nous avons nos gens pour nous aider.

LÉONCE.

Ce n'est pas une raison.

AIR : *Du vaudeville de l'Ours et le Pacha.*

Dans une fable que tous deux ,
 Dès long-temps vous devez connaître ,
 La Fontaine nous dit au mieux ,
 Qu'il n'est pour voir que l'œil du maître.
 Pour être toujours bien servis,
 Je crois que le meilleur système, (bis)
 Entre nous, est, à mon avis,
 De savoir se servir soi-même.

AMÉDÉE.

Propos de petites gens qui n'ont pas les moyens d'avoir des domestiques.

LÉONCE.

C'est égal, si j'avais mis ma morale en action, je

n'aurais pas été obligé d'attendre une grande heure le tailleur qui n'apportait pas mon costume.

AMÉDÉE.

Je voudrais bien que le mien se permit un pareil oubli des convenances.

ANAÏS.

C'est comme ma couturière qui n'en finissait pas. Ces êtres-là ont si peu d'égards.

JULIETTE.

Eh bien, moi, je n'ai eu à souffrir de la négligence de personne ; je me suis fait mon costume moi-même. — Comment le trouves-tu ?

ANAÏS.

Pas trop mal, pour toi, mais un peu commun.

JULIETTE.

Qu'importe ! si l'on me fait des compliments , je saurai du moins qu'ils s'adresseront bien à moi et non pas à ma couturière ou à mon coiffeur, c'est un avantage que bien des personnes n'ont pas... (*Cris au dehors.*)

AMÉDÉE.

Ah! voici notre monde qui arrive.

SCÈNE VIII.

AMÉDÉE, ANAIS, LÉONCE, JULIETTE, OSCAR,
LUCIEN, INVITÉS.

CHOEUR.

AIR : *Entrée d'Arthur (Arthur).*

Allons,

Venons,

A la fête

Qu'ici l'on apprête.

C'est un plaisir,

Mes bons amis, qu'il faut saisir.

AMÉDÉE.

Soyez les bien-venus , messieurs et mesdemoiselles.

OSCAR.

Nous sommes exacts, comme tu vois. Dès qu'il s'agit d'une partie de plaisir, je ne me fais jamais attendre.

AMÉDÉE.

Ce cher Oscar, je le reconnais bien là... — Et toi aussi, Lucien !

LUCIEN.

Sans doute, comme dit mon frère aîné, qui a eu le prix de thème en sixième...

AMÉDÉE.

Eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau ?

OSCAR.

Rien... Seulement, M. Monié notre pion, vient d'être renvoyé.

ANAÏS.

Qu'est-ce que c'est qu'un pion ?

LUCIEN.

C'est un chien de basse-cour.

ANAÏS.

Alors qu'est-ce que c'est qu'un chien de...

AMÉDÉE.

C'est un maître d'étude. Que les petites filles sont curieuses ! renvoyé, et pourquoi ?

OSCAR.

Pour avoir mis Lucien au cachot.

LUCIEN.

Oui, j'ai pris un rhume exprès, j'ai jeûné pendant deux jours pour me donner l'air malade, et j'ai écrit à maman qui m'a envoyé des jujubes et qui a fait mettre M. Monié à la porte.

LÉONCE.

Et qu'avais-tu fait à M. Monié ?

LUCIEN.

Oh ! mon Dieu, rien du tout, c'était une injustice : j'avais mis des hannetons dans sa salade, et il s'est fâché ; il y a des gens si ridicules, comme dit mon frère aîné qui a eu le prix de thème...

LÉONCE.

Ainsi, pour une méchante plaisanterie de ta part, voilà un pauvre diable sans place. — Mais ces demoiselles doivent trouver bien singulier de nous voir rester là seuls à causer, tandis qu'elles ne demanderaient pas mieux que de danser. Tu devrais donner des ordres pour cela, Amédée.

4.

AMÉDÉE.

Mon cher, je sais ce que j'ai à faire.

ANAÏS.

Eh bien ! messieurs, aurez-vous bientôt fini de parler politique, ces demoiselles vous attendent.

AMÉDÉE.

Eh bien ! nous voilà et nous allons nous en donner jusqu'à demain matin.

TOUS.

Vraiment, quel bonheur !

AMÉDÉE.

Nous avons la permission.

AIR : *Dans un grenier que l'on est bien à vingt ans.*

Joyeux enfants, pendant la nuit entière,
 Imitons tous ce Grec ou ce Romain
 Qui s'écriait : A demain toute affaire !
 Il fera jour pour travailler demain.
 En attendant dansons jusqu'au matin.
 Sur le cadran réglons la contredanse ,

Et faisons tous, quand sonnera minuit,
Un avant-deux pour le jour qui commence, (*bis*)
Un chassez-huit pour le jour qui s'enfuit.

LÉONCE, à Anaïs.

Mademoiselle, daignerez-vous m'accepter pour cavalier à la prochaine contredanse ?

ANAÏS.

Avec plaisir, monsieur Léonce. — Ah ! heureusement, voici Hortensia de Sainte-Hermine, nous allons être maitresses à notre tour et tenir le dé de la conversation.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HORTENSIA.

HORTENSIA, à Anaïs.

Bonjour, chère belle, j'arrive un peu tard peut-être, mais ce n'est pas ma faute, et puis c'est une habitude que j'ai prise dans notre société.

AMÉDÉE.

Mademoiselle de Sainte-Hermine, vous n'avez pas besoin d'excuse, nous sommes trop honorés, mes

amis et moi, de posséder dans notre petite réunion, une personne de votre rang et de votre qualité.

HORTENSIA.

J'avais un bal et un concert chez madame la marquise Lodoiska, qui ne reçoit chez elle que des personnes de la dernière distinction... mais j'ai pensé que je m'amuserais mieux chez vous, dans un bal sans conséquence, et je suis venue.

AMÉDÉE.

Vous êtes trop bonne (à Léonce), hein ! c'est flatteur !

LÉONCE.

Oui, c'est flatteur pour l'autre société.

HORTENSIA.

C'est une heureuse idée que vous avez eue là, un bal masqué, c'est charmant, on peut s'y moquer les uns des autres, j'adore cela, moi.

AMÉDÉE.

Je le crois sans peine, surtout lorsque, comme vous, dans cette lutte, tous les avantages sont de votre côté.

HORTENSIA.

Vous me flattez, mais franchement je m'y entends assez, ce n'est pas comme cette pauvre Amélie, tu la connais, Anaïs, Amélie d'Ablancour, une grande blonde.

ANAÏS.

C'est une jeune personne, fort bien élevée.

HORTENSIA.

Oui, mais sans tournure, sans maintien, je puis dire cela, moi, c'est une de mes amies.

LÉONCE.

A merveille, cela commence bien,

Et, contre le prochain,

La conversation prend un assez bon train.

HORTENSIA.

Sa cousine n'a-t-elle pas voulu donner une soirée, il y a un mois; tout le monde s'en mêle à présent : c'était d'un mauvais goût, d'un pêle-mêle, un vrai tohu-bohu, la pauvre fille était au supplice; nous avons ri, je puis dire cela; c'est une de mes amies.

JULIETTE.

Tout le monde fait cependant le plus grand éloge de cette jeune personne.

HORTENSIA.

C'est possible, mais qu'est-ce que cela prouve ?

LÉONCE.

Cela prouve que le plus grand nombre s'accorde à lui reconnaître quelques talents.

HORTENSIA.

Eh ! mon Dieu !

Les sots depuis Adam sont en majorité.

Comme on dit dans je ne sais plus quelle pièce.

LÉONCE.

C'est dans la comédie du *Méchant*, mademoiselle.

HORTENSIA , *piquée*.

Ah ! vous avez là un fort joli costume, monsieur, et qui vous sied à ravir, c'était la grande mode, il y a dix ans.

LÉONCE , *à part*.

Impertinente !

HORTENSIA

À propos, y a-t-il longtemps que vous n'avez vu Cécile Durand ?

ANAÏS.

J'ai dîné chez sa mère la semaine dernière.

HORTENSIA.

On dit qu'elle vient d'entrer dans le commerce ; elle a raison, la chère petite, elle n'est bonne qu'à ça ; sans figure et sans esprit, que ferait-elle dans le monde ?

ANAÏS.

Comme tu la traites sévèrement !

LÉONCE, *avec intention.*

C'est sans doute encore une des amies de mademoiselle.

HORTENSIA.

Certainement, je l'aime de tout mon cœur, sans cela je ne me serais pas permis...

OSCAR, *à Amédée.*

Ah ! ça ! et la danse ?

HORTENSIA.

Ah ! vous dansez, on ne danse plus dans la haute société, mais ici...

AMÉDÉE.

C'est sans façon, et nous n'attendions plus que vous.

LUCIEN, à Amédée.

Et les rafraîchissements ?

AMÉDÉE.

Je vais avertir Madeline. Ah ! justement la voici.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MADELINE.

AMÉDÉE.

Eh ! bien ! les rafraîchissements sont-ils prêts ?

MADÉLINE.

Chut !

AMÉDÉE.

Quoi !

MADÉLINE.

Chut ! vous dis-je.

ANAÏS.

Qu'est-ce que cela signifie ?

MADÉLINE.

Vous ne savez pas ce qui se passe ?

AMÉDÉE.

Mais apparemment non, puisqu'on te le demande, sotté que tu es

MADÉLINE.

Ah ! bien, si c'est comme ça que vous me recevez, je m'en vas.

AMÉDÉE.

Non, reste, je le veux, je te l'ordonne.

MADÉLINE.

Comme c'est bien dit, au fait, puisque vous êtes le maître ce soir, eh ! bien, vous allez avoir un nouvel invité.

AMÉDÉE.

Eh ! qui donc.

MADÉLINE.

Un comte, rien que ça.

TOUS.

Un comte !

AMÉDÉE.

Quel honneur !

HORTENSIA.

Un comte, à la bonne heure, au moins j'aurai
quelqu'un à qui parler.

AMÉDÉE.

Allons, mes amis, allons tous à sa rencontre.

MADELINE.

Non, au contraire, il ne veut pas qu'on sache que
c'est lui.

AMÉDÉE.

Bah !

MADELINE.

C'est une surprise qu'il veut vous faire.

HORTENSIA.

Ah ! c'est charmant, c'est romantique.

MADELINE.

Ainsi, n'ayez pas l'air de le reconnaître.

AMÉDÉE.

Un comte ! Madeline, tu commanderas six douzaines de meringues de plus.

LÉONCE.

Six douzaines pour le comte, c'est donc un gargantua.

MADÉLINE.

Je vais à sa rencontre, et je reviens l'annoncer.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, EXCEPTÉ MADÉLINE.

AMÉDÉE.

Ah ! çà ! mes amis, j'espère que vous vous conduirez envers M. le comte Anatole de Solange avec le respect qui lui est dû.

OSCAR.

Sans doute !

LUCIEN.

Est-ce que c'est fait autrement qu'un autre un comte ?

LÉONCE.

Pour moi, je serai honnête avec lui , comme avec tout le monde.

AMÉDÉE.

Tu n'entends rien aux convenances , mon cher ; au moins vous respecterez son incognito.

LUCIEN.

Tiens ! se croirait-il compromis s'il s'amusaît sous son nom avec nous ; si je le croyais ! comme dit mon frère aîné qui a eu le prix de thème...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADELINE, puis MATHIEU.

MADELINE, courant.

Le voilà, le voilà ! place, place !

AMÉDÉE.

Rangeons-nous tous pour lui faire honneur !

AIR : *Un bandeau.*

Tâchons tous, à son aspect,
De lui montrer du respect

Et de la déférence.
 Malgré son incognito ,
 Dès qu'il paraîtra, presto !
 Faisons la révérence.

(*Mathieu paraît*).

Il est en paysan ! quelle idée ingénieuse.

MATHIEU.

Messieurs et mesdemoiselles , j'ai bien l'honneur
 de vous saluer; comment vous portez-vous ?

AMÉDÉE.

Arrivez donc ! vous êtes le bien-venu , permettez
 que je vous présente ma sœur.

MATHIEU.

Vous êtes bien honnête. Eh bien ! en voilà des
 costumes ! merci ! c'est pire qu'au temple.

AMÉDÉE.

Comme il joue bien son rôle, qu'il a l'air lourd.

LÉONCE.

Oui , on dirait qu'il n'a fait que cela toute sa vie.

5.

AMÉDÉE.

Chut ! (*A Mathieu.*) Voici M^{lle} Hortensia de Sainte-Hermine que je vous présente, mon cher...

MATHIEU.

Mathieu, c'est mon nom.

AMÉDÉE.

Mathieu ! Ah ! très-bien ! (*A Anaïs.*) C'est sans doute ma tante qui lui aura dit de prendre ce nom.

HORTENSIA.

Permettez-moi, monsieur Mathieu, de vous féliciter sur le choix de votre costume; c'est très-spirituel.

MATHIEU.

Bah ! vous trouvez.

AMÉDÉE.

Oui , dans votre position , et puis vous le portez avec une grâce, une aisance extraordinaire.

MATHIEU.

Vrai ! ce n'est pourtant pas là mes habits de tous les jours.

MORTENSIA.

Nous le savons bien, monsieur Mathieu. (*A Amédée.*) Il vient de se trahir.

MATHIEU.

Je ne les mets que le dimanche pour aller danser.

AMÉDÉE.

Oui. (*A Hortensia.*) Il veut détourner les soupçons, comme c'est adroit !

MATHIEU.

Ah ! ça, j'espère que nous allons danser un rigodon, faire des farces, ça me va ! (*Il secoue rudement Amédée*).

AMÉDÉE.

Ah ! ah ! il est plein d'esprit.

LÉONCE, à Amédée.

Est-ce qu'il t'a fait mal ?

AMÉDÉE.

Non, au contraire.

LÉONCE, à part.

C'est étonnant, lui qui est si douillet d'ordinaire.
(Haut.) Ces demoiselles attendent que le bal commence.

AMÉDÉE.

Je vais demander à M. le comte. Eh ! bien, dansez-vous, monsieur Mathieu ?

MATHIEU.

On s'en flatte ! il faut me voir le dimanche, sur la grande place de notre village, tout le monde fait cercle autour de moi, mais on n'ose pas avancer.

LÉONCE.

Je le crois bien, on vous admire à distance.

MATHIEU.

Mais oui, mais oui. (À Anaïs.) Mademoiselle, voulez-vous danser ?

ANAÏS.

Monsieur, je ne sais si je dois...

AMÉDÉE.

Quel honneur ! accepte.

ANAÏS.

Mais, M. Léonce à qui j'ai promis !

AMÉDÉE.

Qu'importe ! un comte !

LÉONCE, à Anaïs.

Mademoiselle, vous avez sans doute oublié...

ANAÏS.

Monsieur, j'ai bien du regret, mais...

LÉONCE.

Tout le regret est pour moi, mademoiselle. (*A part.*) Si c'est là ce qu'on appelle de la politesse...

HORTENSA.

Monsieur Amédée, nous allons faire vis-à-vis à M. le comte ?

AMÉDÉE.

Avec plaisir. (*A lui-même.*) Ah ! mon Dieu ! et Juliette que j'avais invitée : ma foi, tant pis, entre amis on ne se gêne pas.

(*On se place pour la contredanse.*)

LÉONCE, à sa sœur.

Eh ! bien, tu ne dances pas ?

JULIETTE.

Ton ami , Amédée , m'a oublié pour M^{lle} Hor-
tensia.

LÉONCE.

C'est aussi mon histoire avec sa sœur, mais il ne
faut pas que l'impolitesse d'Amédée te prive de dan-
ser, je serai ton cavalier.

OSCAR.

Tu ne dances pas, Lucien ?

LUCIEN.

Non , comme dit mon frère aîné , j'attends les ra-
fraichissements.

AMÉDÉE.

AIR : *Ronde d'Olivier Basselin.*

Allons, que chacun s'apprête ;
Faisons honneur à la fête ,
Et que rien ne nous arrête.
Dès qu'il s'agit de danser.

MATHIEU.

Par plus d'un joyeux quadrille,
Jeune garçon, jeune fille,
Comme une seule famille.
Tâchons de nous amuser.
Tra la la, etc.

ANAÏS.

Mais hélas ! lorsque l'on danse
Le temps fuit sans qu'on y pense,
Et de chaque contredanse,
Le plaisir finit trop tôt.

AMÉDÉE.

Au galop de notre maître,
Sans qu'on nous blâme peut-être,
Du bal qu'on veut nous permettre,
Nous préférons le galop.
Tra la la, etc.

(Mathieu en dansant, brouille la contredanse.)

LÉONCE.

Prenez donc garde ! vous changez de figure.

MATHIEU.

Moi, regardez plutôt, j'ai toujours la même.

JULIETTE.

Il n'y a pas moyen de danser ainsi.

AMÉDÉE.

Ont-ils peu de complaisance !

MATHIEU.

Ouf, je suis en nage.

HORTENSIA.

Monsieur Mathieu, je vous retiens pour la prochaine contredanse.

MATHIEU.

Je veux bien ; pour toute lasoirée, si vous voulez ; mais il faut que je boive un coup auparavant.

AMÉDÉE.

Vite, Madeline ! M. le comte désire se rafraîchir.

OSCAR, à *Hortensia*,

Mademoiselle , aurai-je le plaisir de danser avec vous ?

HORTENSIA.

Impossible, monsieur, je suis invitée par M. le comte pour toute la soirée.

OSCAR.

Comme c'est agréable!

AMÉDÉE.

Si vous voulez passer dans la salle voisine.

MATHIEU.

Ça me va, venez-vous mademoiselle Hortensia.

HORTENSIA.

Avec plaisir. Anais, tu viens avec nous, et vous aussi, monsieur Amédée.

AMÉDÉE.

Sans doute.

OSCAR, à Lucien.

Et toi, viens-tu ?

LUCIEN.

Parbleu ! les rafraîchissements, je ne suis venu que pour ça.

AMÉDÉE.

Aux : Allons danser sous ces ormeaux.

Repas aimable
Et doux loisirs,
Vous attendent à cette table.
Savoir prévenir vos désirs,
N'est-ce pas doubler vos plaisirs.

Reprise.

SCÈNE XIII.

LÉONCE, JULIETTE.

LÉONCE.

La soirée promet d'être amusante ; ma foi, si ce n'était pas pour toi, ma sœur, il y a longtemps que je serais parti.

JULIETTE.

Oh ! je ne tiens plus tant à ce bal, où pourtant j'espérais bien m'amuser, mais être traités ainsi !

LÉONCE.

Et par des amis !

JULIETTE.

Anais, que j'aimais comme une sœur...

LÉONCE.

Et moi, devais-je m'attendre à cela d'Amédée...
(*Cris au dehors.*) Allons, c'est encore une nouvelle
gentillesse de M. le comte.

SCÈNE XIV.

LÉONCE, JULIETTE, OSCAR, LUCIEN, INVITÉS.

CHOEUR.

AIR : des Duels.

Sans tarder plus long-temps,
De ce salon sortons bien vite.
Leurs discours insolents
Lasseraient les plus patients.
D'un fat subir la loi,
Si c'est pour ça qu'on nous invite.
Si j'avais su, ma foi,
Je serais demeuré chez moi.

LÉONCE.

Qu'y a-t-il donc ?

LUCIEN.

C'est intolérable ! tous les égards et les petits gâteaux sont pour ces deux grands personnages qui se moquent de nous.

OSCAR.

Mais je m'en vengerai , et demain tout le collège Bourbon saura la manière dont Amédée reçoit ses amis.

LÉONCE.

C'est un petit mouvement de vanité qu'il faut lui pardonner.

JULIETTE.

Oui, mon frère a raison. D'ailleurs, pour qui serait-on indulgent si ce n'était pour ses amis?

OSCAR.

Comment ! vous prenez leur parti après ce qu'ils viennent de dire de vous tout-à-l'heure!

LÉONCE.

Comment !

OSCAR.

M^{lle} Hortensia de Sainte-Hermine prétendait que tu

n'avais pas eu pour elle tous les égards convenables, et Amédée, pour t'excuser, disait que ce n'était pas ta faute ; mais que, dans la boutique de ton père, tu n'avais pas pu prendre l'usage et l'esprit du monde.

JULIETTE.

Et Anaïs n'a rien dit ?

OSCAR.

Non, mais elle s'est mise à rire.

JULIETTE.

Parler ainsi de mon frère qui vaut mieux que lui !
je ne lui pardonnerai jamais.

LÉONCE.

Bon ! le mieux est d'en rire.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, AMÉDÉE.

AMÉDÉE.

Eh bien ! que faites-vous donc là ? est-ce pour cela que je vous ai invités. Au lieu de venir m'aider

6.

à amuser M. le comte, vous le laissez tout seul, il pourrait le trouver mauvais.

OSCAR.

Eh bien ! le grand malheur, il n'est déjà pas si honnête lui.

AMÉDÉE.

Comment donc ! mais il est d'une galté charmante. C'est que vous n'entendez pas la plaisanterie ; d'ailleurs son rang nous oblige à lui montrer de la déférence.

LÉONCE.

Et c'est sans doute pour mieux se distinguer de nous qu'il croit pouvoir se dispenser des égards qui sont d'usage entre jeunes gens bien élevés.

AMÉDÉE.

Silence ! malheureux ! s'il t'entendait !

LÉONCE.

Eh bien ! il saurait ce que je pense.

OSCAR.

Léonce a raison, il semble que nous soyons les serviteurs de son comte et de sa princesse.

AMÉDÉE.

Pouvez-vous comparer...?

LÉONCE.

Pourquoi pas? Ici nous sommes tous égaux, et nous avons droit aux mêmes attentions.

AMÉDÉE.

Quelle absurdité! je te l'ai déjà dit, tu n'entends rien aux convenances.

LÉONCE, *raillant.*

Que veux-tu, mon cher, dans la boutique de mon père, je n'ai pas pu prendre comme toi les belles manières.

AIR : Un homme pour faire un tableau

Lorsqu'on invite ses amis,
Et qu'on prétend leur faire fête,
Il faut, c'est du moins mon avis,
Envers tous se montrer honnête.
Autrement c'est mal en user,
Je le dis pour vous et les vôtres
Ici je venais m'amuser,
Mais non pas amuser les autres.

AMÉDÉE.

Eh ! mon cher, je n'ai jamais prétendu que tu fusses amusant.

LÉONCE, *vivement*.

Amédée ! si ce n'était pour M^{me} Delaunay , ta tante , que je respecte, je sortirais d'ici à l'instant pour n'y jamais remettre les pieds !

AMÉDÉE.

Eh ! mon Dieu , les portes sont ouvertes , va, le grand air dissipera ta mauvaise humeur. Ah ! c'est donc une conspiration ? vous voulez me forcer à choisir entre vous et des gens comme il faut ? Eh bien ! mon choix est fait.

LÉONCE.

Et le nôtre aussi ; viens, ma sœur.

JULIETTE.

Léonce ! je t'en prie.

OSCAR.

Léonce a raison, allons nous-en, puisque nous sommes déplacés ici.

LUCIEN.

Oui, comme dit mon frère aîné qui a eu le prix de thème : allons-nous-en.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MADELINE.

MADELINE.

Eh ! bien, qu'y a-t-il donc ?

JULIETTE.

Madeline, dites à ma bonne de mettre ses socques et son châle.

OSCAR.

Qu'on m'apporte mon manteau.

LUCIEN.

Et moi, qu'on me donne mon paletot, je veux mon paletot.

ADELS.

Comment ! vous vous en allez ?

LÉONCE.

Amédée, c'est toi qui l'auras voulu.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, MATHIEU, ANAIS, HORTENSLA.

ANAIS, *au fond du théâtre.*

Qu'entends-je?

MATHIEU.

Qu'est-ce qu'il leur prend donc?

MADELINE.

Ah ! j'oubliais de vous remettre une lettre qui est depuis une demi-heure chez le concierge.

AMÉDÉE.

Qu'est-ce que cela me fait? donne.

LUCIEN, *à Madeline.*

Faites-moi donc donner mon paletot.

AMÉDÉE.

Ciel ! qu'ai-je lu ! le comte Anatole de Solanges m'écrit qu'il ne peut pas venir.

LÉONCE.

Comment !

AMÉDÉE.

Mais ce jeune homme, quel est-il ! Ah ! le voilà !
— Vous n'êtes pas le comte Anatole de Solanges ?

TOUS.

Quoi !

MATHIEU.

Parbleu ! je le sais bien.

AMÉDÉE.

Mais qui êtes-vous donc ?

MATHIEU.

Je vous l'ai déjà dit, je suis Mathieu, le fils au
père Nicolas, votre fermier.

BORTENSIA.

Un paysan ! fi ! quelle horreur !

TOUS, riant.

Ah ! ah !

AMÉDÉE.

Quelle humiliation !

MATHIEU.

Eh ! bien, qu'est-ce qu'il y a donc ? il ne faut pas que ça nous empêche de danser, mademoiselle.

HORTENSIA.

Ne m'approchez pas, homme des champs.

MATHIEU.

Ah ! je comprends, on ne m'avait bien reçu que parce qu'on me prenait pour un comte, et moi, qui croyais que c'était pour mes beaux yeux, en voilà un de jobard, j'étais aussi bête que vous.

HORTENSIA.

Paysan, vous oubliez à qui vous parlez.

MATHIEU.

Faites excuse, marquise, il n'y a pas d'affront, si vous vous êtes trompée, d'autres que vous en feraient autant s'ils n'étaient pas prévenus d'avance.

AIR : *de Fanchon.*

Pour savoir reconnaître
Un valet de son maître,

Plus d'un malin
L'essaie en vain.
Oui, malgré leur naissance,
Tous deux ont mém' cœur, même esprit ;
Et la seul' différence
Souvent n'est qu' dans l'habit.

LÉONCE.

Allons, pas mal, le paysan vaut mieux que le
comte.

HORTENSIA.

Voilà à quoi on s'expose en s'encanaillant ; qu'on
m'apporte mon burnous, et qu'on fasse avancer ma
voiture.

MADÉLINE, à part.

Allons prévenir madame Delaunay de tout ce qui
se passe.

(Elle sort.)

ANAÏS.

Vous nous quittez ?

HORTENSIA.

Sans doute, et je ne reviendrai jamais, que quand
je pourrai le faire sans me compromettre.

UN BAL.

MATHIEU.

Madame la baronne , permettez que je vous reconduise.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES.

ANAÏS, *à part*.

Et moi qui la préférerais à Juliette !

AMÉDÉE, *à part*.

Quel affront ! et devant eux encore !

MATHIEU.

Ah ! çà je ne comprends pas... M. Amédée...

AMÉDÉE.

Laissez-moi... c'est vous qui êtes cause de tout !

MATHIEU.

Moi !

LÉONCE, *à Juliette*.

N'ajoutons pas à leur confusion, leur état me fait peine. Amédée, oublions ce qui s'est passé; mainte-

nant je n'ai plus le courage de t'en vouloir, n'est-ce pas votre avis, mes amis?

TOUS.

Oui, oui.

AMÉDÉE.

Quoi ! vous que j'ai tant offensés !

LUCIEN.

Comme dit mon frère aîné : n'y pensons plus.

ANAÏS.

Vous pouvez oublier?...

JULIETTE.

Anaïs, je ne me souviens que de notre amitié.

MATHIEU.

Ah ! ça, je comprends encore moins

AMÉDÉE.

Léonce, Oscar ! Mes amis, combien je suis touché !
(il leur serre la main.) Ciel ! ma tante !

SCÈNE XIX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, MADAME DELAUNAY ET MADELINE.

MADAME DELAUNAY.

Je sais tout, Amédée, Anaïs; votre conduite et la manière indigne dont vous avez traité vos amis.

LÉONCE.

Oh! madame, je vous en prie, ils sont assez punis!

MADAME DELAUNAY.

Je ne leur ferai pas de reproches, car je ne veux pas revenir sur le généreux pardon que vous avez cru devoir leur accorder; qu'ils s'en montrent dignes.

AMÉDÉE.

Ah! ma tante, c'est une leçon dont je me souviendrai toute ma vie.

ANAÏS.

Et moi aussi.

MATHIEU.

Et moi aussi... Mais plus j'écoute, et moins je comprends.

MADAME DELAUNAY.

J'espère que cette leçon ne sera pas perdue. Maintenant, ne songeons qu'au plaisir, et tâchons de terminer la soirée plus agréablement qu'elle n'avait commencé.

AMÉDÉE, *au public.*AIR : *Ronde d'Olivier Basselin.*

Si cette esquisse légère
Ne parvient pas à vous plaire,
Aux loges, puis au parterre,
Je dis d'un air dégagé :
Si cela vous plaît, cher hôte,
Ce soir blâmez à voix haute,
Et demain venez sans faute ;
Chacun sera corrigé.

FIN.